

CHAPITRE XIII.

Costume des chevaliers. — Il est brodé par les dames. — Équipement militaire. — Luxe de la table. — Splendeur des habitations. — Les mœurs s'adouissent. — Romans de chevalerie. — Traits de générosité. — Amour des combats. — Premiers tournois. — Art de la guerre.

Si, jugée d'après nos habitudes, nos idées et nos mœurs pacifiques, l'existence guerroyante et tumultueuse des seigneurs du moyen âge peut effrayer notre imagination, elle n'en paraissait pas moins brillante et digne d'envie à leurs contemporains qui étaient éblouis de sa splendeur. En effet, l'armure et l'appareil du chevalier, l'aspect imposant de sa demeure, la magnificence qu'il aimait à y déployer, les jeux militaires et les banquets somptueux qui alternaient avec les passe-temps de la chasse et les vives émotions de la guerre, tout révélait à ses yeux et à ceux de la foule l'éclat de son rang et la noblesse du rôle qu'il avait à remplir.

Dès le règne de Charlemagne, nous voyons la magnificence du costume des leudes proportionnée à leurs honneurs. L'empereur distribuait aux plus illustres des baidriers et des vêtements précieux; à ceux du second rang, des cottes de drap de Frise, teintées de mille couleurs; aux serviteurs du palais, des habillements de toile et de laine (1). Encore la richesse de ses dons ne suffisait-elle pas à l'orgueil d'une partie de sa cour qui achetait aux marchands vénitiens

les parures merveilleuses de l'Orient, « des peaux de phénix garnies de soie, des tissus de plumes de paon, bordés de pourpre, de jaune-citron, ou de fourrures rares » (1). Les inférieurs même portaient des étoffes de soie avec des ornements d'or et d'argent. Le plus souvent ces habits de luxe, quelle qu'en fût l'opulence, avaient été tissés et brodés pour le seigneur franc par son épouse ou par ses filles qui se piquaient d'exceller dans ce genre de travaux. Dans l'intérieur du palais du grand empereur, les princesses de sa famille préparaient de leurs propres mains les étoffes qu'il devait porter, et l'archevêque Hincmar fait allusion à la même coutume en assignant à la reine de France le soin de la parure du roi (2). Cet usage antique existait encore longtemps après chez les grands de Lotharingie et des bords du Rhin, comme nous l'apprennent une foule de témoignages. Ainsi le moine Alpert, qui écrivait vers l'an 1100, après avoir vivement attaqué l'ambitieuse épouse d'un seigneur de ce pays, ajoute pourtant sous forme de restriction : « Nous lui connaissons un seul mérite, c'est d'être habile à une foule d'ouvrages, d'entretenir de nombreuses suivantes qu'elle instruit au tissage et à tout ce qui s'y rapporte, et de surpasser presque toutes les femmes de nos contrées dans l'art d'exécuter des vêtements précieux » (3). Soixante ans plus tard Mathilde de Flandre, épouse de Guillaume de Normandie, faisait soigneusement broder sous ses yeux l'immense tapisserie qui représente toute l'histoire de la conquête de l'Angleterre. L'appartement des princesses de cet âge était un véritable gynécée où elles dirigeaient elles-mêmes le travail de leurs femmes.

Il en était encore de même au treizième et au quatorzième siècle. Le bon Jacques de Hemricourt, fidèle historien de la noblesse liégeoise, nous montre les riches héritières, merveilleusement apprises

(1) *Mon. S. Gall.*, I, II, cap. 21.

(1) *Mon. S. Gall.*, 17.

(2) *De honestate vero palatii, seu specialiter ornamento regali, et de donis annuis militum... ad reginam parvipue pertinebat.* (HINCMAR, *Ep. ad Proc.* c. 22.)

(3) *Scimus eam (Adelam, Balderici uxorem) ad opera multa esse solertem et numerosas cubicularias ad varietatem textilium rerum instructas habere, et in preciosis vestibus conficiendis penè omnes nostrarum regionum mulieres superare. Hæc sola humanitas in eâ nota est.* (ALPERTUS, *de Div. Temp.*, I, I, c. 6.)

et enseignées à tous les ébattements que noble damoiselle doit avoir, comme « ouvrir d'or et de soie, lire ses heures et les romans de batailles, jouer aux échecs et aux tables, et toutes autres bonnes vertus (1) ». Il regrette, lui qui était déjà vieux en 1380, les glorieux état, parement et ajustement que chevaliers et même écuyers avaient en sa jeunesse, quand on voyait jusqu'aux couvertures de leur chevaux chargées « d'œuvre de brodure de leurs blasons armoyés ». La description de leur noble équipement, telle qu'il la fait en détail, est en effet splendide et, sinon supérieure, du moins égale aux plus riches peintures de Froissart.

Tous chevaliers et écuyers d'honneur étaient, dit-il, montés sur de puissants chevaux de bataille, portant de hautes selles de tournoi sans étriers, couverts de caparaçons brodés et armoriés. Ils étaient armés de « plattes » (ou cuirasses massives) et harnois de fer menu, avec de bonnes chausses de même, et par-dessus leurs plattes étaient de belles et riches cottes armoriées de leurs blasons. Chacun portait sur son bassinet un heaume avec un timbre élégant. Plusieurs avaient aussi leurs chevaux protégés par un fort tissu de mailles, qui se plaçait sous la couverture. Cent armures de fer ainsi équipées faisaient plus d'effet que deux cents d'aujourd'hui, si bien que voir nobles gens d'armes en pareil état était la plus douce plaisance, le plus riche spectacle et le plus grand soulas qu'on pût avoir (2).

Au luxe des habits et de l'équipement s'était joint de bonne heure celui de la table. On se rappelle que les conquérants de la Gaule se piquaient de variété autant que d'abondance dans les richesses domestiques de leur villa, si largement pourvue de chaque espèce de volaille et de fruits. Mais les monuments des deux premières races royales n'indiquent guère de raffinement dans le choix des boissons, et bien qu'il y soit parlé en termes généraux de bière et de vin, la quantité seule en est déterminée, mais non la qualité. Au contraire, la délicatesse et l'âge de cette dernière liqueur préoccupent

(1) *Miroir des nobles de Hesbaye*, p. 6.

(2) *Guerre d'Awans et de Waroux*, chap. XLI.

fortement les poètes et même les chroniqueurs de l'époque suivante. L'un de ceux-ci en décrivant un repas offert par Baudouin de Gand, comte de Guines, à l'archevêque de Rheims, vers la fin du douzième siècle, nous montre à côté de plats innombrables, plusieurs espèces de vins circulant dans les coupes, du vin de Chypre, du vin claret et du vin épicé; puis du vin précieux d'Auxerre, assez blanc et assez limpide pour tromper les étrangers qui le mêlaient au rouge, le prenant pour de l'eau (1). La politesse de l'hôte consistait à se montrer d'une libéralité extrême, celle des convives à ne rien ménager. Nous voyons dans une autre fête un buveur plébéien, bouffon de son métier, s'engager à boire sans interruption tout un baril de bière, moyennant la promesse d'un cheval. Il sortit victorieux de l'entreprise et fut placé pour sa récompense non sur la monture qu'il avait espérée, mais sur un chevalet, comme les coupables (2). Ce genre de défis et de railleries, qu'autorisait l'allégresse des noces, des réjouissances publiques et des autres occasions pareilles, faisait place dans les réunions ordinaires à une courtoisie grave, le chef de famille conservant toute sa dignité au milieu des jeunes gens et des serviteurs qui l'entouraient.

Dès les temps reculés le festin même « brillant et délicieux » était parfois servi dans l'intérieur d'une tour isolée qui formait la demeure du maître. Mais, quand la seigneurie était considérable, l'enclos central (qu'on avait déjà nommé le donjon (3) avant que ce fût l'usage d'en faire une dernière tour plus forte que tout le reste) offrait à l'intérieur de ses remparts une habitation décorée avec soin et dont la destination n'avait rien de pacifique. C'était la *maître-case* des domaines primitifs, augmentée de nouveaux accessoires qui révélaient l'existence déjà plus ambitieuse et plus civilisée du chevalier. L'édifice était construit en pierre ou en bois, et ceux

(1) LAMBERT D'ARDRES, dans les *Preuves de la maison de Gand*, p. 119.

(2) *Ibid.*, p. 158.

(3) Nos donjons flamands n'offraient que des remparts de terre, comme en Hollande, où Alpert remarque que peu de forteresses avaient des murs. *Sifridus fecit dunjonem... firmissimum munitionis aggerem, fossatu duplici.* (LAMBERTUS ARD., p. 7.) Le donjon était donc proprement la motte du château, et les deux termes étaient synonymes : *mons, dūyn*.

de bois ne passaient pas toujours pour les moins magnifiques, tant l'exécution en était achevée. Arnoul, seigneur d'Ardres, qui vivait vers l'an 1100, en fit ériger un de ce genre qui fut réputé un chef-d'œuvre de charpente et dont la description nous a été transmise. C'était, dit le chroniqueur, un labyrinthe presque sans fin où les chambres, les cabinets, les offices, les greniers, les magasins se pressaient l'un sur l'autre et que dominait du côté de l'Orient, comme le plus convenable, une haute chapelle. La maison avait trois étages superposés, ce qui semblait suspendre en l'air les greniers et les toits ; quant à la boiserie, rien de si beau n'existait en Flandre. Passant ensuite aux détails, il nous apprend que le rez-de-chaussée contenait les celliers, les magasins de blé, de grands réservoirs, des tonneaux et des cuves, et les autres ustensiles de la maison. Au-dessus étaient les habitations, l'office de la boulangerie, celui du boutilier et la grande chambre où couchaient le seigneur et la dame et que flanquaient d'une part le dortoir des femmes de service, ainsi que des enfants, de l'autre un cabinet qui pouvait au besoin servir d'infirmier pour ces derniers quand leur faiblesse exigeait un appartement échauffé. Avec cet étage communiquait aussi la cuisine, qui avait elle-même une partie inférieure où étaient renfermés les porcs et la volaille qu'on engraisait, et une chambre supérieure où se préparaient le manger délicat des maîtres et la nourriture de leurs gens. A l'étage le plus élevé couchaient les fils et les filles, et se tenaient les gardes prêts à donner l'alarme au premier bruit. Des escaliers conduisaient d'étage en étage et de la maison à la galerie où l'on allait s'asseoir et s'amuser, puis de cette galerie à l'oratoire ou chapelle, qui, en menuiserie et en peinture ressemblait au tabernacle de Salomon (1).

Le lecteur moderne peut sans doute admirer un peu moins que ne le faisait le vieux narrateur une maison si merveilleuse, « dont les habitants eux-mêmes ne savaient pas exactement quel était le nombre total des portes et des fenêtres ». Mais si l'on considère qu'elle fut éle-

vée vers le temps de la première croisade, et avant que la connaissance du monde grec et asiatique eût donné un développement si rapide à toutes les notions d'art et de grandeur, on comprendra que la demeure en bois du vaillant Arnoul d'Ardres annonçait déjà, dans sa splendeur incomplète, le caractère d'opulence que devaient prendre un peu plus tard les hôtels seigneuriaux et les châteaux princiers. C'était la richesse qui venait se déployer à côté de la force.

Tout s'était donc agrandi et rehaussé dans la vie extérieure de cette aristocratie militaire. Or, le progrès ne s'était pas borné entièrement au côté matériel : les idées avaient aussi marché en avant, et nous en avons déjà entrevu quelques signes dans les faits qui se sont offerts à nous. Il en existe d'autres que nous ne pourrions méconnaître.

Quoique les habitudes barbares que les Francs avaient apportées de la Germanie n'eussent pas toutes cédé à l'influence du christianisme et aux institutions d'un gouvernement régulier, la vengeance même finit par perdre peu à peu de sa férocité antique. Dans les premiers temps, les comtes de Flandre n'avaient pas reculé devant l'assassinat de ceux qu'ils regardaient comme leurs plus redoutables ennemis. C'est ainsi que les meurtriers de Foulque, archevêque de Reims, égorgé en l'an 900 par ordre de Baudouin le Chauve, étaient revenus jouir en paix de leurs fiefs et de la reconnaissance du prince qui les avait employés. Un crime pareil, commis en Angleterre, l'an 1170, sur Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, remplit toute l'Europe d'horreur, et les assassins n'échappèrent au châtement que pour le laisser retomber sur le roi qui donna lui-même satisfaction à l'Église. Les grands principes d'ordre et de justice s'étaient donc assez affermis pour qu'on pût déjà prévoir le jour de leur triomphe. Dès le douzième siècle, l'arrêt de l'opinion et presque toutes les censures du clergé frappaient le coupable derrière les murailles qui mettaient sa tête à l'abri du glaive. L'anarchie était vaincue dans l'esprit des peuples, et le fut aussi dans sa lutte contre les gouvernements. Alors tout s'adoucit dans les mœurs, dans les usages, dans le caractère des races féodales, dont

(1) *Guerre d'Avans et de Waroux*, p. 160.

la grandeur ne conserva plus qu'une empreinte chaque jour moins forte de l'ancienne barbarie.

L'instruction commença aussi, vers ce temps, à poindre dans ce monde guerrier. Ce n'était guère, il est vrai, que dans les romans militaires qu'elle était puisée; mais ces romans eux-mêmes venaient de subir une transformation très remarquable. Ils n'avaient offert d'abord que des récits assez simples d'aventures presque toujours réelles, quoique altérées par la tradition, et dont les héros, peints d'après nature, conservaient leur type sauvage. Telles sont les *chansons de geste* proprement dites qui roulaient principalement sur des guerres de famille ou sur de grandes entreprises d'armes. Mais après la conquête de l'Angleterre par les Normands et celle de Jérusalem par les croisés, les romans deviennent chevaleresques, s'il est permis d'employer ce mot pour exprimer le caractère idéal qu'ils prirent alors, soit que leur sujet se rattachât aux récits précédents, soit qu'il fût emprunté à un autre ordre de souvenirs. En effet, les personnages vrais ou faux de ces narrations poétiques revêtirent des qualités morales d'un ordre plus élevé; les chevaliers y devinrent les modèles non seulement de la valeur, mais encore de la loyauté, de la grandeur d'âme et de l'honneur véritable. L'enthousiasme que leur portrait inspira, sous cette forme plus pure, fut général. Il n'y eut grand ou petit seigneur qui ne se livrât de ces nobles peintures, et elles furent acceptées comme le modèle du gentilhomme. Le chroniqueur flamand, dont nous avons cité quelques passages, nous peint en ces termes les passe-temps du jeune comte de Guines, un des chevaliers les plus accomplis de son époque (1180): « Au retour des tournois, il se livrait avec ses compagnons aux jeux et hâbleries qui convenaient à son âge: il aimait aussi et retenait dans sa société les vieillards qui lui contaient les aventures, les fables et les histoires. Un vieux chevalier appelé Robert de Constance l'instruisait des empereurs romains, de Charlemagne, de Roland, d'Olivier et du roi Arthur. Philippe de Montgardin, dont la barbe était blanche, charmait ses oreilles des récits de la Terre sainte, de la prise d'Antioche, des Arabes, des Babyloniens et des guerres d'outre-mer. Son cousin

Walter de l'Écluse l'entretenait des récits fabuleux des Anglais, de Gormon et d'Ysembart, de Tristan et d'Yseult, de Merlin et de Mercurulf (1). » Mais le charme de ces belles narrations n'agissait pas encore si puissamment sur ces âmes rudes qu'elles s'élevassent aussitôt à tous les nobles sentiments que chantaient les poètes, et l'écrivain lui-même n'adoptait qu'à moitié les idées romanesques; car, il fait ensuite honneur au jeune chevalier d'avoir su feindre à propos, « avec une prudence et une cautèle virile », un amour avantageux pour la riche héritière du comté de Boulogne.

Cependant, les princes et les chevaliers du moyen âge égalèrent du moins quelquefois ces héros fabuleux dans leurs vertus militaires et se piquèrent, en général, d'une loyauté généreuse envers ceux qu'ils combattaient. Parmi les exemples que les chroniqueurs en ont recueillis, un des plus notables se rapporte à la bataille de Woeringen, où Jean I^{er}, duc de Brabant, se mesura contre Henri IV, comte de Luxembourg. Ces deux guerriers, également fameux par leur force, leur adresse et leur courage, en étaient venus aux mains dans la mêlée, et le comte pressait vivement son adversaire, quand un seigneur brabançon le frappa d'un coup d'épée qui l'abattit. « Ah! Wautier! s'écria le duc avec douleur, qu'avez-vous fait? vous venez de tuer la fleur des chevaliers; jamais ne sera vu son pareil! » Le meurtrier s'excusa sur le danger où il voyait son prince; mais, quoique justifié par les écrivains de l'époque, nous voyons qu'il n'en fut pas moins flétri par l'opinion (2). Une anecdote du même temps, dont les héros étaient Liégeois, fait encore mieux éclater ce respect du brave pour le brave. Un vaillant écuyer, nommé le Vilain de Jardignée, se trouvait en guerre avec le seigneur de Hemricourt, à l'occasion d'un cousin de ce dernier. Hemricourt était un des plus célèbres chevaliers de l'époque; mais enveloppé dans une embuscade par la troupe de son ennemi, il eut son cheval tué et tomba par terre. Le Vilain, le tenant sous lui avec l'aide de

(1) LAMBERTUS ARD., p. 251.

(2) « C'est à tort qu'on le blâme et qu'on flétrit son nom, dit Van Heelu: il fit son devoir, quoique ce fût grand dommage de la mort du comte. »

ses gens, lui ôta son heaume et son épée, et, le voyant à visage découvert, il fit retirer son monde et dit au chevalier : « Sire de Hemricourt ! sire de Hemricourt, vous avez tant d'années parcouru les pays d'au delà des mers et de par deçà, et estes sorti de tant de combats fameux, et maintenant vous êtes tombé dans le piège d'un pauvre écuyer comme moi ! Je vous conjure, par la foi que vous devez à Dieu et à monseigneur saint George, de me dire ce que vous feriez de moi si vous me teniez à l'état où je vous tiens ! » L'autre répondit comme hardi et sans peur : « Par le serment que tu as invoqué et par Dieu qui nous voit ⁽¹⁾, tu mourrais de cette main qui en a fait mourir tant d'autres ! — Sire de Hemricourt ! sire de Hemricourt, répliqua l'écuyer, de ma mort le dommage ne serait pas grand, mais de la vôtre, jamais on ne le saurait réparer. A Dieu ne plaise que par homme de si peu que je suis, soit jamais occis homme aussi vaillant que vous l'êtes. Je ne vous requiers que de mettre fin à l'inimitié entre votre cousin et moi, et de me pardonner mon entreprise contre vous. » Cela disant, il l'aida à se relever et s'agenouilla ensuite devant lui pour obtenir son pardon ⁽²⁾.

La renommée des braves ne s'acquerrait pas seulement dans les occasions de guerre, mais aussi dans les tournois, exercices militaires dont l'origine se perd dans la nuit des temps et dont le goût s'accrut à mesure que les idées héroïques s'exaltèrent davantage. Les chevaliers y rencontraient, en effet, des occasions de gloire, sans y trouver les périls du combat véritable. Pourtant ce genre de fêtes, qu'ils aimaient passionnément, ne laissait pas d'offrir ses dangers. A la vérité, les lances et les épées n'avaient ni pointe ni tranchant, et, outre l'armure de fer qui protégeait les parties du corps les plus exposées, les champions avaient soin de se couvrir de bons gambesons ou vêtements bourrés qui amortissaient le choc. Mais il n'en restait pas moins sur la place, par suite d'accidents, un certain nombre de blessés et de morts. D'ailleurs la lutte n'avait pas toujours, au moins en

Belgique et en Allemagne, le caractère de simples joutes où il ne s'agissait que de rompre quelques lances et de faire face à un seul antagoniste. D'ordinaire, le tournoi y conservait sa forme primitive, qui était celle d'une petite guerre entre deux corps d'armée. « C'était la coutume, dit un auteur contemporain ⁽¹⁾, qu'entre Gormai et Rissuns les chevaliers français vinsent tournoyer contre ceux de Flandre, de Vermandois et de Hainaut, qui se tenaient réunis. Un jour que Philippe d'Alsace, comte de Flandre, s'y était rendu avec une force considérable, tant de bons chevaliers que de fantassins ⁽²⁾, Baudouin de Hainaut avec ses braves champions se mit du côté des Français, inférieurs en nombre. Le comte, irrité, ayant rangé en bon ordre ses cavaliers et son infanterie comme pour une bataille, attaqua rudement les Français et les Hennuyers. Mais un chevalier de Baudouin, champion vaillant et redoutable qu'on appelait Geoffroi Tue-l'Asne, voyant que son parti allait succomber, se précipite sur le prince flamand avec sa forte lance, et lui portant ce que l'on appelle un coup de rebour dans le milieu de la poitrine, il lui fait perdre connaissance ; quoique ceux qui entouraient Philippe le soutinssent et l'empêchassent de tomber de cheval, il resta un moment inanimé. Plusieurs affirment même qu'il fut pris et emmené hors du tournoi, mais qu'un bon chevalier, nommé Gilles d'Aunoit, lui permit de s'échapper. On dit que de cette manière Baudouin et les Français obtinrent la victoire sur les Flamands. » C'étaient donc de rudes épreuves que ces *trépignées* ou *tournois à la foule*, qui se multipliaient sur les frontières de Flandre et de Picardie, de Hainaut et de Champagne, de Limbourg et de Westphalie. Si les blessures n'avaient lieu que par accident, celui qui se laissait prendre était bien et dûment captif, jusqu'à paiement de sa rançon. Ainsi furent amenés à Valenciennes, en 1179, le comte Henri de Bar et toute une

(1) Gilbert, prévôt de Mons et ancien chancelier du comte Baudouin le Courageux. *Hist. franç.*, t. XIII, p. 569.

(2) Un passage de La Mbert d'Ardres nous montre le rôle de ces combattants à pied. Le comte Raoul, blessé dans la première charge, fut transporté comme mort derrière les *archers*. Mais là une flèche (sans pointe ?) des ennemis lui creva l'œil droit, et les archers du parti contraire, ayant été victorieux, arrivèrent jusqu'à lui, le dépouillèrent et le jetèrent dans la Seine.

(1) En liégeois « par les yeux de Dieu ».

(2) *Miroir des nobles de Hesbaye*, page 124.

troupe de seigneurs champenois, pris par Baudouin le Courageux dans un tournoi qui avait suivi de près le couronnement de Philippe-Auguste (1). Mais la liberté qui leur fut ensuite rendue gratuitement fit éclater la libéralité du vainqueur (2).

L'habitude de ces luttes périlleuses et l'amour de la gloire rendaient les chevaliers presque aussi avides de batailles réelles que de combats simulés. Aussi saisissaient-ils avec empressement les occasions de prendre part aux guerres importantes. Nous ne citerons pas l'exemple des croisades où les seigneurs belges figuraient en si grand nombre : le sentiment religieux qui les animait pouvait alors avoir plus de part à ce généreux élan que l'ardeur de combattre. Mais, dans les guerres d'Angleterre et d'Italie, on les rencontre à chaque instant armés pour le prince qui a fait appel à leur courage. Vers la fin du treizième siècle, les rois de Naples et d'Aragon étant convenus de vider leur querelle par un combat à outrance où chacun serait suivi de cent chevaliers à son choix, dix Brabançons furent désignés pour figurer dans le parti de Charles d'Anjou, qui comptait aussi des Flamands et des Liégeois, et, ce qui n'est guère moins remarquable, le duc Jean le Victorieux avait accepté *avec joie*, comme l'affirment nos chroniqueurs, le droit de figurer parmi ces intrépides champions. C'était à Bordeaux que les adversaires devaient se rencontrer, et le duc s'y rendit avec le roi de France; mais le projet n'ayant pas eu d'autre suite, les élus n'en retirèrent que l'honneur d'avoir été jugés les plus dignes de soutenir une si grande cause.

Toutefois, quelque prix qui pût s'attacher à ce genre de gloire, la guerre offrait ordinairement aux braves une autre sorte d'avantages qu'ils ne se piquaient point de mépriser; ils tiraient, à l'occasion, un parti lucratif de leur vaillance et de leur renommée, même sous une forme et par des moyens dont la légitimité nous laisserait parfois quelque scrupule. Un poète brabançon, que le

(1) GILBERT, p. 579.

(2) Nous reviendrons, dans le volume suivant, sur les usages observés dans les tournois pendant l'époque bourguignonne, où ce genre de fêtes prit un éclat jusqu'alors inconnu.

hasard avait mis à portée d'entendre un entretien de son prince avec deux de ses plus puissants vassaux, nous a répété les paroles naïves où l'intrépide duc laissait entrevoir avec quelle joie il eût arraché un bon prix de ses services à des princes plus riches que lui. « Eh! Sire, lui disaient ses barons, quel homme vivant pourrait réconcilier le comte de Flandre avec le roi de France, si ce n'est vous? — Sur ma foi, répliqua Jean, si j'avais un pied en paradis, j'en sortirais encore pour accourir au lieu où ils viendraient en bataille (1)! — Et pourquoi donc? demandèrent-ils avec surprise. — Moi aussi j'entrerais alors en campagne avec mes escadrons et je me placerais entre les deux adversaires; puis, si l'un d'eux n'en faisait pas à ma guise, je le combattrais moi-même. Or, je crois qu'en négociations je pourrais bien gagner là davantage que ne me rapporte tout mon duché pendant une année entière! » Ce n'était pas que le héros de Woeringen manquât de désintéressement, il avait au contraire le cœur généreux et la main toujours ouverte; mais, exploiter la victoire, faire payer la paix au plus faible et la rançon au prisonnier, paraissait chose si naturelle que ce dernier usage se prolongea jusque dans les temps modernes.

Si toute cette fière chevalerie aimait les combats, elle en avait aussi perfectionné l'art jusqu'à un point surprenant. Dès l'an 1107, l'empereur Henri V étant venu guerroyer en Lotharingie, les chroniqueurs allemands répétèrent d'après la voix publique qu'il n'y avait aucune noblesse aussi habile dans les manœuvres équestres que celle des bords de la Meuse (2). Chaque fois que l'ignorance militaire de ceux qui décrivaient les luttes de cette époque ne nous empêche pas de suivre les mouvements des corps, nous voyons nos ducs et nos comtes livrer des batailles régulières, où les posi-

(1)

*Al war ic met ten eenen voete gestaen
In Hemelrike, ic trocke wt',
Om te comene
Daer si beide souden striden.*

L. VAN VELTHEM, III, 38.

(2) *Arte quidam equitandi quâ gens illa plus cæteris utitur.* Ce passage d'*Ekkehardus* se retrouve dans plusieurs autres chroniques.

tions paraissent sagement choisies et les attaques conduites avec circonspection. Malheureusement, rien n'est plus difficile que de rencontrer des témoignages fidèles et précis en matière de faits d'armes dès qu'il s'agit des grandes journées, l'amour-propre national se mêlant alors à toutes les causes ordinaires d'incertitude et d'erreur pour envelopper de ténèbres la victoire ou la défaite (1). Mais, après les Normands qui dans ces siècles reculés entendaient mieux que nul autre peuple le métier de la guerre, c'est aux chevaliers belges que le premier rang semble appartenir dans les vieilles armées du moyen âge, soit qu'ils suivent en Orient l'étendard de la croix, ou qu'ils servent comme vassaux les empereurs d'Allemagne et comme aventuriers les souverains anglais. Ainsi deux chevaliers de Tournai pènètrent les premiers dans la ville sainte, deux princes belges règnent les premiers à Jérusalem et à Constantinople; les hommes d'armes de Godefroid le Bossu et ceux de Frédéric de Limbourg arrachent des éloges aux seigneurs de l'Empire; Guillaume d'Ypres et Jean de Brabant, puis encore plus tard Jean de Beaumont et Gauthier de Mauny, brillent en Angleterre à côté, sinon au-dessus, des plus honorés et des plus braves. Réunie sous le même drapeau, cette noblesse guerrière qui descendait des leudes saliens eût encore pu former la tribu la plus glorieuse du monde féodal.

(1) Voir l'Appendice, où l'on trouvera un récit détaillé de la bataille de Bouvines.

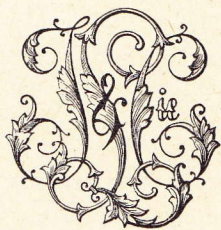
MOKE

MŒURS

USAGES, FÊTES ET SOLENNITÉS

DES

BELGES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46